

Comme je l'ai dit, un pont composé de troncs d'arbres grossièrement équarris joignait les deux rives escarpées au fond desquelles grondait le Salto de Agua. Ces troncs, dont la réunion offrait assez de largeur pour donner passage à un cheval, reposaient par leurs extrémités sur le rocher nu sans que rien les maintînt, la force de quelques hommes pouvait donc ou les écarter l'un de l'autre, ou les précipiter dans le torrent, et rendre ainsi le passage impossible. Au moment où Fabian allait atteindre ce pont, quatre chevaux, excités par leurs cavaliers, halaient de toute la force de leurs jarrets des lazos attachés d'un bout au pommeau de chaque selle, et de l'autre aux poutres qui, cédant à l'effort, s'ébranlèrent, s'écartèrent et tombèrent avec fracas au fond de l'eau.

Fabian poussa un cri de rage, un homme se retourna : c'était don Estévan, mais don Estévan séparé de lui par un espace infranchissable, et qui, désormais à l'abri de toute poursuite, le regardait d'un air railleur. Fabian, que ses vêtements déchirés par les halliers, sa figure en sang, et ses traits décomposés par la fureur rendaient presque méconnaissable, s'élançait dans son aveugle rage pour franchir le torrent. Mais, arrivé au bord du gouffre, son cheval effrayé se cabra violemment et recula.

— Feu sur lui ! s'écria don Estévan, feu sur lui ! ou cet enragé dérangera tous nos plans ; feu, vous dis-je !

Trois carabines se dirigeaient déjà sur Fabian, quand, à quelque distance derrière lui, une voix tonnante se fit entendre, et, au même instant, deux individus débouchèrent des taillis : c'étaient le Canadien et Pepe, qui avaient pu arriver à temps, grâce aux détours que Fabian avait été forcé de faire.

A la vue des deux redoutables rifles, les bandits hésitèrent, Fabian reprit un nouvel élan ; mais le cheval effrayé se cabra de nouveau, et, cédant à une invincible terreur, il se déroba violemment sous son cavalier.

— Feu donc ! feu ! hurlait don Estévan.

— Malheur à vous ! cria le Canadien avec angoisse ; malheur à celui qui lâchera sa détente ; et vous, Fabian, reculez-vous, au nom de Dieu !

— Fabian ! répéta don Estévan comme un écho, à la vue du jeune homme, qui, sourd aux prières de Bois-Rosé, excitait encore à franchir le torrent son cheval qui bondissait de droite et de gauche, les flancs couverts d'écume et palpitant d'effroi.

— Oui, Fabian ! s'écria le jeune comte d'une voix qui domina le tonnerre de la cataracte et les cris des deux chasseurs, Fabian qui vient demander compte du sang de sa mère à l'infâme don Antonio de Mediana !

Puis, tandis que cette voix, qui se mêlait aux mugissements du torrent, retentissait comme un terrible présage aux oreilles de Mediana, car on sait qui était don Estévan, que, pour la première fois de sa vie, la terreur clouait à sa place, l'impétueux jeune homme tira son couteau, et, en faisant sentir la pointe à son cheval, il le lança avec une nouvelle

furie. Cette fois, l'animal bondit comme un trait au-dessus du gouffre et tomba sur la berge opposée.

Mais un de ses pieds de derrière glissa sur le talus humide.

Un instant, un seul instant, le cheval lutta pour regagner l'équilibre, le rocher cria sous ses sabots, une force invincible fit ployer ses jarrets, son œil s'éteignit, un hennissement d'angoisse se fit entendre, et, entraînant son cavalier, il disparut avec lui.

Au frémissement de l'eau qui jaillit au-dessus de la berge, un cri déchirant s'échappa de la vaste poitrine du Canadien ; un cri de triomphe partit de la rive opposée : mais l'un et l'autre furent bientôt couverts par la voix grondante du torrent, qui se refermait sur la double proie !

CHAPITRE XXVII

LE DÉSERT A VOL D'OISEAU

Environ quinze jours après le dernier des événements que nous avons racontés, c'est-à-dire la chute et la disparition de Tiburcio d'Arellanos, ou plutôt de Fabian de Mediana, dans le Salto de Agua, d'autres scènes allaient avoir lieu dans une partie des déserts qui s'étendent depuis le préside de Tubac jusqu'aux frontières américaines. Mais, avant de faire retrouver les acteurs, décrivons le théâtre sur lequel ils vont de nouveau se rencontrer.

Les vastes plaines qui séparent le Mexique des Etats-Unis ne sont guère connues que par des rapports assez vagues des chasseurs ou des chercheurs d'or, dans la partie du moins arrosée par le rio Gila et ses affluents. Cette rivière, qui prend sa source dans les montagnes lointaines du Nord, parcourt seule, sous différents noms, une immense étendue de terrain sablonneux, sans arbres, et dont l'aride monotonie n'est interrompue que par des ravins creusés par les eaux des pluies ; ces eaux, dans leur course vagabonde, ravagent sans féconder.

C'est sur l'un des points distants de soixante lieues à peu près du préside de Tubac et de quelques centaines de lieues des limites des Etats-Unis, que le lecteur voudra bien se transporter.

Le soleil, en s'inclinant vers l'occident, lançait déjà des rayons plus obliques. C'était l'heure où le vent, quoique encore réchauffé par la réverbération des sables embrasés, semble toutefois ne plus sortir de la bouche d'une fournaise. Il pouvait être environ quatre heures de l'après-midi. De légers nuages blancs qui commençaient à se colorer d'une teinte rose indiquaient que le soleil était aux deux tiers de sa course.

Au milieu de l'immensité du ciel, dont l'azur foncé disparaissait çà et là sous des groupes de vapeurs légères, un aigle aux ailes immobiles planait au-dessus du désert. C'était le seul habitant des plaines de l'air.

Du point élevé où le roi des animaux se balançait majestueusement, son œil perçant pouvait apercevoir, sur la surface des plaines immenses, des créatures humaines, les unes réunies, les autres à une